

Qu'il soit, en ce moment, l'image de la patrie.
La France aussi peut être, sera frappée 27 fois; mais, en un seul coup, elle se relèvera, si elle le veut bien, pour écraser les envahisseurs.

Nous lisons dans *l'Impartial du Rhin*, de Strasbourg :
Une vingtaine de turcos du 2^e régiment, presque tous blessés, nous sont arrivés le 11 après-midi, rapportant le drapeau du 56^e de ligne, qu'ils ont repris à l'ennemi; ils l'ont immédiatement déposé entre les mains du colonel commandant la place. Celui-ci est monté aussitôt au balcon de l'hôtel de l'état-major et a montré ce drapeau, orné d'une couronne de laurier, à la foule qui était massée sur la place Kleber; la vue de ce drapeau a été accueillie par des cris unanimes de "Vive la France!" On a porté en triomphe ceux qui nous l'ont rendu.

La religion du drapeau existait alors même que le drapeau n'était encore que l'insigne d'un régiment.
A la bataille de Wissembourg, dit la *Patrie*, le marquis de Saint-Mexant, âgé de treize ans, portait l'un des drapeaux du régiment de Cambrésis.

On passe une rivière profonde et rapide. Les grenadiers ont de l'eau jusqu'à la poitrine. Petit et délicat, Saint-Mexant se trouve presque englouti.

Touché de ses pénibles efforts, le capitaine des grenadiers lui dit :
—Donnez-moi votre drapeau qui vous embarrasse au milieu du courant et dans cette grêle de coups de fusil.

—Non, réplique le généreux enfant, tant que je vivrai, personne ne prendra mon drapeau!

Et pendant que deux grenadiers le soutenaient il pressa sur sa poitrine le drapeau de Cambrésis.

Quand, frappé d'une balle, l'un des grenadiers tombait, un autre venait soutenir l'enfant, dont les pieds ne touchaient plus la terre, mais qui s'était enveloppé comme d'un linceul des larges plis du drapeau.

Après la bataille, le colonel embrassa l'enfant devant le front du régiment et lui dit :

—Monsieur le marquis, vous avez fait votre devoir. Cambrésis a dignement paru devant l'ennemi, et la maison de Saint-Mexant sera fière de s'associer à la gloire du régiment de Cambrésis.

C'est là une personification de l'époque. La France ne paraît pas encore; mais il y a la gloire d'un régiment, l'honneur d'un nom, l'orgueil de la race, l'esprit fier d'un homme de guerre.

Longtemps après, à Waterloo, le colonel du 1^{er} d'infanterie légère, dont le régiment était écrasé par la mitraille, voit son porte-drapeau tomber mort, et le drapeau couché à terre devant la ligne anglaise.

Des torrents de fumée dérobaient à la vue des soldats le malheur qui frappait le régiment. Refoulés par les charges, ils battaient en retraite.

Le colonel s'élance seul pour ressaisir son drapeau presque aux pieds des Anglais, sur le corps inanimé du lieutenant entouré de la garde, morte aussi.

Un général anglais voit l'héroïsme de ce colonel et se précipite en avant des siens pour faire cesser le feu, afin que le colonel puisse emporter son drapeau.

Ce brave colonel est devenu le général Cubières.

QUELQUES ANECDOTES SUR LE SOLDAT FRANÇAIS PAR UN CORRESPONDANT DE L'ILLUSTRATION.

Notre pioupiau est un *débrouillard*, c'est le mot : rien ne le surprend, rien ne le démonte. Il a pour lui l'énergie, l'abnégation, la finesse et la gaieté. Au camp, sur le champ de bataille même, il fait de l'esprit, comme si c'était son métier; pas un petit pioupiau qui ne se sente dans la peau d'un maréchal de France doublé d'un Chamfort ou d'un Rivarol.

Rappelez-vous ce mot héroïque des guerres de la Révolution.

Un détachement français se trouve en face d'un corps prussien dont on ignorait la force.

—Bah! dit un grenadier, attaquons toujours! Nous les compterons quand nous les aurons brossés!

Rappelez-vous l'histoire du cheval de Thionville, qui devrait être mieux gravé dans la mémoire française que l'histoire du cheval de Troie.

C'était en 1792.

Les Prussiens bloquaient et bombardaient Thionville.

Les assiégés, sommés de se rendre, s'y refusèrent avec fierté, et placèrent sur les remparts un cheval de bois, au cou duquel ils attachèrent une botte de foin, avec cette inscription en grosses lettres :

"Quand le cheval aura mangé le foin, Thionville se rendra."

Et cette autre exemple de valeur et de gaieté française! Le 22 février 1814, au combat de Méry-sur-Seine, la division Boyer, dont faisait partie le 45^e de ligne, repoussa le corps de Sacken, qui menaçait le flanc du corps commandé par Napoléon.

C'était le mardi gras.

Les soldats du 45^e, ayant trouvé un grand nombre de masques dans la boutique d'un papetier de la ville, les prirent et se battirent masqués toute la journée, sous prétexte que la guerre n'était pas une raison pour ne pas faire leur carnaval. Cette humeur pleine de vaillance, on se la tranmet, dans notre armée, d'âge en âge, comme une part inaliénable du patrimoine chevaleresque de la France.

L'admiration qu'on nous inculque au collège pour les grands hommes de l'antiquité nous empêche de rendre justice à nos contemporains. Ces officiers d'artillerie, s'attelant à un caisson rempli de poudre et attaqué par le feu, pour aller le noyer dans un bassin, n'ont-ils pas en risquant une mort presque certaine, bien mérité de la ville de Versailles, de la France et de l'histoire? Si pareil trait de courage et de dévouement se trouvait dans Homère ou Plutarque, nous n'aurions pas assez d'admiration, pas assez de bravos et d'enthousiasme; mais ce sont des français, nos contemporains, qui l'ont accompli, et il nous a passé presque inaperçu : à peine en parlera-t-on encore dans trois jours, et l'histoire continuera à propager la *De viris illustribus*, comme si nous n'avions pas, nous aussi, nos Coclès et nos Scævola.

Lorsque le roi Guillaume de Prusse entra dans Francfort, sur la fin de 1792, il aperçut de loin un grenadier français qui luttait seul, sur le pont de la ville, contre un grand nombre de soldats prussiens. Un monceau de cadavres, épars autour

du nouveau Coclès, attestait la vigueur de sa défense. Mais, couvert de blessures, il allait forcément succomber quand le roi donna l'ordre de le prendre sans lui en faire de nouvelles.

Les Prussiens obéirent, non sans peine, et amenèrent leur prisonnier devant leur maître.

—Comment t'appelle-tu? lui demanda le roi.

—Qu'importe mon nom! Je suis Français.

—Tu es un héros! Je t'ai sauvé la vie, et maintenant je te donne la liberté sans conditions. Je regrette seulement qu'un homme comme toi soit au service d'une si mauvaise cause.

—Citoyen Guillaume, repartit le grenadier, je te remercie; mais ne parlons pas politique, parce que nous ne nous entendrions pas.

Ce disant, le soldat fait le salut militaire, tourne les talons, et ruisselant de sang, mais le front haut, il reprend le chemin du pont de Francfort, pour rejoindre son régiment, en chantant la *Marseillaise*.

L'apostrophe de "citoyen Guillaume" ayant couru dans le camp prussien et même étant plus d'une fois revenue aux augustes oreilles du roi de Prusse, il quitta le camp, laissant le commandement au fameux duc de Brunswick-Lunebourg.

Le grenadier avait fait échec au roi!

Encore un mot sur nos soldats. Ce que l'on doit le plus admirer en eux n'est pas tant la bravoure qui leur fait "moisssonner des lauriers sur les champs de bataille," que l'abnégation avec laquelle au retour de la paix, ils rentrent dans leurs foyers, nouveaux *Cincinnatus*, pour se remettre qui à la forge, qui au rabot, qui à la charrue, ensevelissant pour ainsi dire leur gloire toute vivante.

Un de mes parents, vieux soldat de l'Empire, ne racontait pas sans émotion cette anecdote.

Napoléon, au faite de sa puissance, se trouvait un jour à Amiens.

Au moment de son départ, tandis qu'il traversait la place, au milieu des acclamations, il promena ses regards sur cette multitude enthousiaste et aperçut, dans un des angles de la place, un tailleur de pierre que ce spectacle imposant n'avait point distrait de son labeur.

L'indifférence de cet homme excite la curiosité de César; il veut le connaître, presse son cheval, fend la foule bruyante et s'arrête droit devant le tailleur de pierre.

—Que fais-tu là?

—Sire, je taille ma pierre.

—Tu as servi?

—C'est vrai, Sire.

—Tu as fait la campagne d'Egypte, comme brigadier de gendarmes.

—Oui Sire.

—Pourquoi as-tu quitté le service?

—Parce que j'avais fini mon temps et que j'ai obtenu mon congé.

—J'en suis fâché; tu étais un brave... Je veux faire quelque chose pour toi; parle, que me demandes-tu?

—Que Votre Majesté me laisse tailler ma pierre. Mon travail me suffit, je n'ai besoin de rien.

LE BARON DE FELSHEIM.

EXTRAIT D'UNE CORRESPONDANCE DE JULES CLARETIE.

Les animaux ont aussi leur rôle dans ces guerres. Plus d'un régiment a son chien, qu'il appelle Bismark. Un officier, à table d'hôte, me contait ce souvenir de Solférino qui est charmant :

—J'étais de ceux qui attaquèrent et emportèrent la Tour du Télégraphe. Comme nous nous tenions en ligne, prêts à l'assaut, tous pâles, écoutant la canonnade et regardant les morts; par hasard, baissant la tête j'aperçus là, sur ma manche gauche, une petite bête, une cétone, de ces insectes qu'on appelle *bêtes à bon Dieu*. Toute ronde, rouge, piquée de points noirs, elle avait comme avec peine replié ses ailes sous ses élytres. On les voyait qui passaient presque fripées. Je me dis : Pauvre petite bête; tu vas aller au feu, toi, avec la grande!—Aller au feu! Elle ne risquait rien. C'est trop petit pour une balle. Je fis pourtant du bout de l'ongle un geste pour la chasser, puis je dis : Non! Qui sait! Ça me portera bonheur. Vous savez, on est superstitieux en campagne. C'est vrai, on croit à un tas de choses. "Tout à coup, en avant, le pas de charge! Il faut monter, j'enlève mes hommes. On attaque, on baisse la tête sous la fusillade, on se bat, on sabre, on avance, on recule. J'en ai vu tomber, je vous prie de le croire, autour de moi : trois officiers, dont un ami, mon *ancien*, à Saint-Cyr. Sa cervelle a jailli sur mes souliers. Enfin, que voulez-vous? Seulement, lorsque tout fut fini, bien fini, que les autres reculèrent, je m'assis, harassé, sur un tronc d'arbre, et voilà que, prenant mon mouchoir pour m'essuyer le front, je retrouvai, sur ma tunique, à la même place, la petite bête à bon Dieu. Elle avait fait bataille avec moi et—je vais vous dire ça entre nous,—la maman, l'autre jour, m'a cousu dans mon gilet une bête à bon Dieu, en souvenir de l'autre qui m'a porté bonheur. C'est bête comme tout, n'est-ce pas?—A votre santé!

Ce dernier verre bu avant le combat, cette santé, cet *au revoir*, dit et répété devant l'ennemi, il a une tristesse mâle et une poésie pénétrante! On se dit : A bientôt! à Paris!—On se donne sa parole d'honneur que ce repas fait à Metz, ou à Sarreguemines, ou au camp, à la veille de la bataille, on le referra à Paris, au lendemain de la paix!

—Ma parole d'honneur!

Et qui sait si une balle ne fera pas manquer à sa parole celui qui n'y a jamais manqué?

PRUSSIENS ET FRANÇAIS.

ANECDOTES INTÉRESSANTES.

C'est une vieille tactique des Prussiens, pour monter la tête à leurs troupes, de leur présenter les soldats français comme des bêtes féroces de qui elles n'ont à attendre aucun quartier. Ainsi, pour ce qui est des turcos, il est convenu que depuis plusieurs semaines on ne leur donne pas de nourriture, attendu qu'ils ont l'habitude de se nourrir de la chair de ceux qu'ils tuent. Déjà, en 1792, ces grossières calomnies avaient cours dans les armées prussiennes. "Beaucoup d'Allemands et de Prussiens, dit un journaliste de l'époque, seraient venus se jeter dans les bras des Français, si la perfidie de leurs chefs ne leur avait insinué que les Français étaient des cannibales qui dévoraient, qui mettaient en pièces tous les étrangers qui se présentaient chez eux."

"Les deux traits suivants, ajoute-t-il, qui sont tous deux

attestés par des témoins oculaires, vont prouver au lecteur la vérité de cette manœuvre ennemie.

Le 24 juin, un hulân égaré qui parlait un peu français rencontra plusieurs paysans qui allaient à Maubeuge, et leur demanda où il était : "Vous êtes sur la terre de France et à trois quarts de lieue de Maubeuge," lui répondit l'un d'eux, et aussitôt le hulân se mit à pleurer amèrement. Les paysans étonnés lui demandèrent ce qu'il avait.—"Ah! dit-il, moi être perdu et coupé par morceaux, pouvoir pas m'échapper, et Français ne pas faire grâce à moi.—N'ayez pas peur, on vous a trompé; venez avec nous à Maubeuge, et vous y serez bien reçu."—Il se laisse persuader, descend de cheval et arrive à la ville avec eux. Les soldats de garde à la porte l'accueillent avec amitié; on lui ôte seulement ses armes, et les officiers lui disent qu'il est maître d'aller où il voudra.—"Quoi, dit ce hulân extrêmement surpris, *emmener mon cheval, le vendre pour moi et aller où je voudrai?*—Oui, mon camarade." Aussitôt il se met à sauter et entre dans un accès de joie burlesque qui divertit beaucoup les spectateurs."

Dans l'autre anecdote, que je m'abstiens de citer à cause de son étendue, il s'agit encore de prisonniers allemands qui s'attendaient à être mis en pièces et qui n'en reviennent pas de surprise et de joie en se voyant traiter par les Français comme des frères.

La fin du récit est assez drôle.

"On les mena ensuite dans une grande église où on leur donna tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Il n'y avait pas une heure qu'ils y étaient qu'on entendit beaucoup de bruit. La garde s'y transporta, et on les retrouva qui roussaient six de leurs camarades à grands coups de bottes, disant que c'était eux qui avaient dit que les Français égorgaient tous leurs prisonniers; on eut bien de la peine à les leur ôter des mains, et pour les soustraire à leurs coups, on les mit dans un lieu séparé."

Je ne prendrai pas sur moi de garantir l'authenticité de ces anecdotes dans tous les détails, et spécialement dans le passage où le journaliste de 1792 fait parler nègre à des hulâns allemands. Je les ai rapportées à cause du rapprochement qui est curieux et caractéristique. Maintenant, soyons justes : si aujourd'hui les turcos passent pour des ogres aux yeux de leurs ennemis, n'est-ce pas un peu la faute de certains de nos confrères qui s'amuse à leur mettre sur le dos une foule de traits féroces et sanguinaires? Je veux bien que ce soient là de simples facéties; mais les Allemands ne sont pas gens à les comprendre, et avec eux, c'est là un jeu qui peut avoir des conséquences.

C'était avant-hier, raconte un journal parisien. Le 3^e régiment des voltigeurs de la garde, musique en tête et chantant la *Marseillaise* arrivait à la gare de l'est, entouré et acclamé par une foule énorme. Il partait pour le Rhin.

Tout à coup, d'une voiture de maître descendit un vieux monsieur décoré et de l'aspect le plus respectable : un valet de pied lui tendit un sac énorme dans lequel il se mit à puiser, tirant à pleines mains des paquets de tabac de 1 fr., de 2 fr., et de 4 fr. qu'il se mit avec une activité toute joyeuse à distribuer aux soldats.

La foule, surprise, regardait et battait des mains.

Je ne sais combien il en donna ainsi. Cent, deux cents, trois cents peut-être, le sac était énorme et semblait inépuisable, comme le chapeau de Fortunatus. Il fut vide à la fin cependant et tous les voltigeurs n'avaient pas reçu de tabac.

Le vieux monsieur s'avança alors vers le Colonel, qui le regardait tout étonné. Il ôta son chapeau, et s'exprimant avec une politesse extrême qui n'excluait pas une dignité parfaite :

—Monsieur, dit-il, j'ai dévalisé tous les bureaux de tabac pour en offrir à vos hommes, mais les voilà à sec, j'ai tout pris, et il n'en reste plus. Voudriez-vous.....?

Il s'arrêta un moment hésitant et comme n'osant continuer.

—Je serais bien heureux, si vous vouliez faire, vous, ce que je n'ai pas pu faire; donner du tabac à tout votre régiment. J'ai là, *deux cents louis*, et je vous prie de les prendre, vous les transformerez vous-même en paquets de tabac.

Et il tira de sa poche quatre mille francs d'or qu'il tendit au Colonel.

C'était délicat : le Colonel, ému, ne savait guère s'il pouvait accepter ce dont si imprévu, offert en pleine rue, il hésita et cela se comprend,—mais le vieux monsieur était si digne, il offrait si noblement, il semblait si désireux que son offre ne fut pas repoussée....

La foule charmée, applaudissait avec transports.

Ma foi, le Colonel se décida et prit les quatre rouleaux d'or. Monsieur, dit-il, soit; j'accepte et je ferai ce que vous désirez. Vous offrez trop bien pour que je puisse refuser et je vous remercie pour mes voltigeurs.

—Merci, Colonel, et vive la France! cria le vieux monsieur, avec une explosion de joie.

Et il sauta dans sa voiture qui partit au trot, au milieu des acclamations de la foule et des cris patriotiques.

Vendredi dernier, la commission d'arbitrage *ex-parte* s'est réunie de nouveau. L'Hon. M. Wood a repris son argument, sur l'item de \$834,444 étant la capitalisation des Seigneuries.

M. Langton a répondu que cette somme ne devait pas être mise au compte de Québec.

M. Wood passa ensuite aux items de la dette d'Ontario.

En réponse aux questions des arbitres, M. Langton dit qu'il avait calculé que le montant de la dette entre Ontario et Québec devra être de \$10,540,000.

On dit que des instructions arrivées hier d'Angleterre par le câble atlantique ordonnent le rappel du 60^e régiment de la Rivière-Rouge et son retour à Montréal. L'expédition militaire du Nord-Ouest ne comprendrait pas plus que deux bataillons volontaires qui seront commandés par le Col. Jarvis.

SUCIDE ORIGINAL. — Un potier allemand, nommé Charles Burkhardt, résident de Jeffersonville, se trouvait lundi soir, en compagnie de son beau-frère, sur le bateau-ferry *James Thompson*. Notre Allemand, qui avait absorbé considérablement de verres de bière, en l'honneur sans doute de "notre Fritz," avait ce soir-là des élans poétiques inhabituels et considérait d'un œil extasié l'eau profonde, dont il ne se lassait pas de faire admirer à son beau-frère la pureté et la limpidité. "Cette eau est si belle, s'écria-t-il enfin, que ce doit être un plaisir suprême de mourir dans son sein!" Et avant qu'on eût pu soupçonner son projet, il enjambait le parapet et disparaissait dans le gouffre. Après plus de deux heures de recherches on repêchait le cadavre du malheureux potier.—*Courrier des Etats-Unis.*